

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

## Au festival du TNB, le handicap en jeu et en danses

*Hamlet de Chela de Ferrari*, une adaptation libre de **Shakespeare** pensée pour et avec des comédiens trisomiques découverte par le public français aux Passages de Metz en mai dernier, nous l'avait déjà prouvé : la représentation du handicap, au théâtre, par les principaux concernés donne lieu à de beaux succès internationaux. C'est aussi le cas de *The shadow whose prey the hunter becomes*, création de la compagnie australienne **Back to Back Theatre**. En ouverture du festival du TNB, cette pièce met au plateau trois acteurs atteints de déficiences mentales.

La pièce est mise en scène par son directeur artistique, **Bruce Gladwin**, mais elle est le produit d'une écriture collective. Elle s'ouvre sur une prise de pouvoir : une petite leçon sur le consentement donnée par **Scott Price** à **Sarah Mainwaring**, sans besoin de l'intermédiaire d'un professeur dit valide. Cela, alors même que la sexualité des handicapés est, habituellement, une invisibilité dans l'invisibilité. Bientôt rejoint par **Simon Laherty**, le plateau se transforme en réunion citoyenne où une tribune s'improvise puis se déboulonne, et où ce sont justement ces questions d'assistance qui occupent le centre des discussions : qui aide qui ? Qui vient au secours de qui ? L'intelligence artificielle, présente en texte et en voix, ne place-t-elle pas de manière inédite les handicapés et ceux qui ne le sont pas dans une même position d'assistantat ?

Scott, fier porte-parole de l'autisme, Sarah, révoltée contre toutes les condescendances, et Simon, qui se rêve maire de cette petite communauté citoyenne, digressent, débattent. Il y a tant de choses à dire pour une communauté qui ne prend pas souvent le devant de la scène, et il y a tant de divergences parmi ses représentants, même s'il ne sont que trois, que la pièce se dérobe à toute téléologie discursive. *The shadow...* s'avère paradoxalement moins intéressante lorsqu'elle affirme une revendication face public — c'est toujours la caution morale facile d'une audience forcément d'accord au bas coût d'un applaudissement — que lorsqu'elle déboulonne, non sans humour, les attentes à l'endroit même de l'opération dramaturgique. Au gré notamment de la composition musicale saisissante du **Luke Howard Trio** qui l'accompagne dans sa contre-rythmique, la pièce tire précisément toute sa singularité de ce qu'elle invente un mode dramaturgique taillé pour ces interprètes et leur parole qui bute un peu mais finit toujours par atterrir, limpide.

### *Danser différemment ?*

Dos à dos, justement, la création de la compagnie australienne et le programme à suivre de trois formes courtes chorégraphiques porté par la troupe Catalyse, émergée du Centre national pour la création adaptée de Morlaix. **Bernardo Montet** les a menés avec la certitude que des danseurs sommeillaient dans ces acteurs, et *Vignette(s)*, présenté dans la MJC de la Paillette, lui donne raison. Parce que deux des pièces sont profondément des jeux sur l'expressivité — du corps, du visage — elles forment un terrain précieux pour les sept interprètes (**Tristan Cantin, Manon Carpentier, Guillaume Drouadaine, Christelle Podeur, Jean-Claude Pouliquen, Sylvain Robic, Emilio le Tareau**).

L'épaisseur des univers respectifs de **Maguy Marin** et **Volmir Cordeiro** permettent d'assouvir un enjeu double : d'une part, amener ces comédiens irréductibles à faire corps, à *s'incorporer* dans un geste chorégraphique. De l'autre, laisser s'épanouir des individualités atypiques. Le handicap, lui, n'est plus un sujet. Entre l'interrogation beckettienne du légendaire *May B.* et dans l'ostentation joueuse et ludique de *L'œil, la bouche et le reste*, un solo : un extrait du *Soleil du Nom* de **Bernardo Montet**. Face aux images de Montet dansant dans le court expérimental de **Téo Hernandez**, *Pas de ciel*, un interprète captivant, **Guillaume Drouadaine**. C'est alors une bouleversante transmission qui a lieu sous nos yeux, entre le chorégraphe sexagénaire à la tête de la compagnie Mawguerite et l'interprète de vingt-neuf ans. Par la danse, par-delà les autres barrières. De quoi ouvrir en beauté le festival rennais. Celui-ci court jusqu'au 27 novembre.

*Samuel Gleyze-Esteban - Envoyé spécial à Rennes*

# Les Inrockuptibles

## Au Festival TNB à Rennes, Gisèle Vienne et Back To Back Theatre font date

**La découverte des Australiens du collectif Back To Back Theatre et “Extra Life”, la dernière création de Gisèle Vienne, bousculent, pour le meilleur, notre rapport à la créativité dans le spectacle vivant.**

En ouverture de cette première semaine du Festival TNB à Rennes, on découvre, salle Vilar, la première en France du spectacle de la compagnie australienne Back to Back Theatre, dont la troupe est constituée d'acteurs et d'actrices en situation de handicap mental. Derrière son titre poétique *The Shadow Whose Prey the Hunter Becomes (L'Ombre dont le chasseur devient la proie)*, le spectacle prend la forme d'une conférence souvent très drôle, où les trois interprètes assument leur handicap pour mieux nous piéger au fil de leurs échanges en faisant voler en éclats les bons sentiments et le politiquement correct.

Leur volonté d'être accepté·es pour ce qu'ils et elles sont est l'occasion d'une série de gags, où ils font leur miel d'un trac qu'ils partagent avec tou·tes les comédien·nes ou du trou de mémoire qui les guette au détour d'une phrase. Refusant de se laisser enfermer derrière des barrières où on les cantonne, ils questionnent la prétendue domination de notre intelligence en lançant un débat sur l'intelligence artificielle. L'occasion d'imaginer une civilisation du futur, où les machines à penser vont être capables de faire la loi dans nos sociétés en ramenant tout un chacun à plus d'humilité.

Magnifiques de présence et d'écoute entre elle et eux, Simon Laherty, Sarah Mainwarning et Scott Price ne ratent jamais une opportunité pour nous mettre en porte à faux, en épinglant sans ménagement leurs propres fragilités, pour rebondir sans prévenir sur une pique bien sentie, qui brise le quatrième mur. Minimaliste dans sa forme, le spectacle est de ceux qu'on ne risque pas d'oublier, tant cette rencontre est chargée de justesse à travers une générosité qui exclue la démagogie en privilégiant la force de l'incorrection qui déstabilise. Manière de prouver que ceux qui sont venus ici en pensant être des chasseurs, se retrouvent au final à expérimenter depuis l'orée du plateau le sentiment bluffant d'être, l'espace d'un moment, devenus leurs proies.

### ***L'exploration des méandres de l'âme***

Direction Le Triangle pour découvrir *Extra Life*, la dernière création de la chorégraphe et metteuse en scène Gisèle Vienne. Sur l'immense plateau plongé dans la nuit et la brume, tout commence dans une voiture arrêtée sur un parking tous phares allumés. Après avoir quitté une fête où ils ont croisé une fille qu'ils ont trouvée très belle (Katia Petrowick), on assiste aux retrouvailles d'un frère (Theo Livesey) et d'une sœur (Adèle Haenel) qui ne se sont pas revus depuis vingt ans.

Une tendre complicité les unit et ils retrouvent des joies qui sont celles de l'enfance en dévorant des chips, en écoutant à la radio une émission dédiée aux extra-terrestres et en se comparant à l'équipage d'un vaisseau intergalactique. La raison de leur séparation ne tarde pas à remonter à la surface, quand ils s'amusent à contrefaire leur voix comme dans les dessins animés, pour rire d'une histoire qui fait peur, celle de deux enfants abusé·es par un certain tonton Jacky.

Ce scénario qui compile à plaisir des situations qui donnent une impression de déjà-vu est une rampe de lancement pour Gisèle Vienne. Quand on s'aperçoit que le décompte du temps s'est arrêté à 5 h 38, le spectacle bascule dans une autre dimension et il est l'heure de se lancer dans l'exploration des méandres de l'âme et ceux de l'espace-temps à travers des visions dignes de celles de Stanley Kubrick dans *2001, l'Odyssée de l'espace*. Sur des compositions originales de Caterina Barbieri, c'est en multipliant les effets qu'offre la technologie des lasers que les lumières signées par Yves Godin s'avèrent purement stupéfiantes.

### ***Invitation dans un univers troublant***

Prodigieuses dans l'invention de paysages et d'architectures qui nous projettent dans les ailleurs d'un inconscient où les rêves sont aussi sombres que fascinants. Un univers apte à enfermer le trio des protagonistes dans la transparence liquide de tunnels sous-marins, à les contenir sous les ors d'un plafond immatériel ou à les soumettre aux menaces de la trame rougeoyante d'une toile d'araignée géante.

La danse s'accorde à ces images, elle témoigne d'une gravité modifiée où les corps se déplacent au ralenti, elle rend aussi compte des mouvements d'attraction-répulsion qui parcourent ces êtres électrisés et sait se faire sensuelle quand il s'agit d'assumer la séduction et le désir charnel qui réunit ces trois-là. Un bouleversant parcours d'hallucinations qui entraîne la dissolution du groupe et annonce le retour forcé vers une solitude retrouvée.

En nos temps troublés, le cauchemar du réel à dénoncer n'est jamais loin. Après les saluts et des applaudissements nourris, les artistes sont revenu-es sur le plateau pour témoigner de leur soutien au peuple palestinien et relayer l'appel d'artistes de la scène française, travailleurs et travailleuses de l'art qui unissent leurs voix en appelant à la mobilisation collective pour un cessez de feu dans la bande de Gaza.

**Patrick Sourd, *Les Inrocks*, novembre 23**

***The Shadow Whose Prey the Hunter Becomes*, par la compagnie Back to Back Theatre, écriture collective, mise en scène Bruce Gladwin, en anglais surtitré en français. Avec Simon Laherty, Sarah Mainwaring, Scott Price.**

Jusqu'au 18 novembre à 18 h, Festival TNB, salle Vilar, Rennes. Le 25 novembre, Morlaix. Du 7 au 9 décembre, Théâtre Garonne, Toulouse. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, du 13 au 17 décembre, Théâtre de la Bastille.

***Extra Life*, conception, chorégraphie, mise en scène et scénographie Gisèle Vienne. Avec Adèle Haenel, Theo Livesey, Katia Petrowick.** Jusqu'au 18 novembre à 15 h, Festival TNB, Le Triangle, Rennes. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, du 6 au 17 décembre, MC93, Bobigny. Les 18 et 19 janvier 2024, Tandem Scène nationale, Douai. Les 31 janvier et 1<sup>er</sup> février 2024, MC2, Grenoble. Du 21 au 24 février 2024, Comédie de Genève, Suisse. Les 27 et 28 mars 2024, Le Volcan, Le Havre.

## Rennes. Avec les handicaps de ses comédiens, la compagnie Back to Back bouscule la scène artistique

Danse, théâtre, musique... À Rennes, du 15 au 25 novembre 2023, le festival du Théâtre national de Bretagne fait un focus sur la création adaptée et questionne la norme. C'est le cas avec Back to Back, une compagnie australienne couronnée par le prix international Ibsen, distinction de l'innovation artistique, en 2022.

« **Je voulais être comédien dès l'âge de 5 ans** », confie Simon Laherty. Le comédien, 42 ans aujourd'hui, a rejoint Back to Back en 2003, travaillé sur huit spectacles, joué dans le monde entier. La compagnie australienne, qui a commencé par proposer des ateliers dont l'idée principale était de sortir les personnes souffrant de handicap mental des institutions, a été couronnée en 2022 par le prix international Ibsen, qui distingue l'innovation artistique.

Tous ses interprètes, porteurs de handicaps mentaux, partagent leur vision du monde. Et montent leurs pièces collectivement. « **Ca nous demande beaucoup de travail, de temps d'improvisation, de répétitions** », raconte le comédien.

### Une pièce sur l'intelligence artificielle

Au [festival du Théâtre national de Bretagne](#), à Rennes, Back to Back présente *The Shadow Whose Prey the Hunter Becomes*, une pièce « **entre comédie et drame** », autour du sujet brûlant de l'intelligence artificielle. Elle met en scène une réunion publique autour de trois activistes. « **Nous, personnes en situation de handicap, marginalisées, disons que c'est possible que l'intelligence artificielle nous opprime tous. C'est comme un avertissement !** »

Le TNB a décidé de faire un focus sur la création adaptée. On parle aujourd'hui d'inclusion dans le monde du travail comme dans la culture. « **Ce n'est pas si mal, mais il faut aller plus loin** », estime Simon Laherty. Back to Back fait figure de préceuse, à l'image de la troupe bretonne Catalyse créée en 1984 par [Madeleine Louarn](#), éducatrice spécialisée et metteuse en scène autodidacte qui a monté des spectacles avec les personnes handicapées de l'Esat (établissement et service d'aide par le travail) de Morlaix (Finistère) : « **Ce n'était pas une évidence, ni une bonne action, mais une envie d'explorer un champ inédit .** »

Pour Madeleine Louarn, la création adaptée est aujourd'hui à un tournant, « **comme au début de la découverte d'un nouveau continent, avec des spectacles non complaisants, qui nous scotchent. On découvre un langage, des femmes et des hommes aux parcours sinueux, qui avancent avec vaillance. Ce n'est pas un hasard si cela arrive aujourd'hui, après cette période du Covid où nous nous sommes sentis si vulnérables.** »

Pour le festival, les chorégraphes Maguy Marin, Volmir Cordeiro et Bernado Montet ont transmis un fragment de leur répertoire aux sept interprètes de la troupe Catalyse. Le festival accueille aussi le groupe de postpunk [Astéréotypie](#), né dans un institut médico-éducatif, qui vient défendre son troisième album, et [The Choolers Division](#) composé de deux bricoleurs de sons et deux chanteurs atteints de déficience mentale. Le public pourra aussi découvrir la nouvelle collaboration entre le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui et Marc Brew, danseur de ballet devenu paraplégique après un accident.

Agnès Morvan, Ouest France, à Rennes, au festival du TNB, du 15 au 25 novembre, [t-n-b.fr](http://t-n-b.fr)

# Le Monde

## A Rennes, le Festival du Théâtre national de Bretagne interroge la normalité

### **En ouverture du rendez-vous, un émouvant trio mis en scène par Bruce Gladwin, et une création pesante de Gisèle Vienne.**

L'ouverture du Festival du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, s'est jouée dans ces zones instables où le théâtre convoque des présences singulières plus qu'il ne sert le classicisme de personnages et de fictions. Une ligne stimulante à laquelle ne devrait pas déroger la vingtaine de spectacles programmée jusqu'au 25 novembre.

Coup d'envoi emblématique avec *The Shadow Whose Prey the Hunter Becomes*, spectacle de Bruce Gladwin, qui dirige depuis 1999, en Australie, Back to Back, une compagnie souvent récompensée pour la qualité de ses projets. L'artiste travaille avec des acteurs en situation de handicap. Seuls trois d'entre eux occupent l'immense plateau de la salle Vilar. Un émouvant trio dont les corps malhabiles et les mots laborieux prennent pourtant le dessus sur l'envergure de la scène.

Poussant devant eux leur décor (des chaises et un gigantesque pupitre blanc), Simon Laherty, Sarah Mainwaring et Scott Price développent une sorte de conférence, non dénuée d'humour, sur les contours et les contenus de ce qui fait (ou pas) la normalité. Ils parlent d'eux, bien sûr, mais ils parlent surtout de nous et de ce qui nous guette avec l'irruption, dans nos vies, de l'intelligence artificielle dont une voix désincarnée se fait entendre. N'allons-nous pas à notre tour (suggèrent-ils) devenir les handicapés d'une société où la mainmise des algorithmes perturbera l'équilibre des humains ? Au-delà du trouble, une évidence : ces acteurs, qui accèdent difficilement à la parole et se déplacent avec peine, ont besoin de temps pour exprimer leur pensée. Mais cette pensée (donc cette conscience) est bel et bien là. La bataille livrée en son nom est bouleversante.

Traumatisme et réparation

Beaucoup moins prenant, *Extra Life*, la création de Gisèle Vienne, se pose à mi-chemin entre pesanteur et déprime. Certains y verront la preuve que le spectacle agit sur les perceptions. Il n'empêche : son propos (les retrouvailles après une nuit de fête d'un frère et d'une sœur ayant été violés enfants) se développe en dehors et en dépit du public.

Le plateau se divise entre intérieur et extérieur. L'habitable d'une voiture est le lieu du réalisme, même si l'écoute d'une émission à la radio évoque l'arrivée des extraterrestres. Eclairé par les phares, un terrain vague où les mouvements se dérèalisent sous l'action des lumières sublimes que signe Yves Godin.

Lorsqu'ils quittent la voiture pour évoluer, au ralenti, dans le brouillard qui nappe le sol, le frère (Theo Livesey) et la sœur (Adèle Haenel) abandonnent aussi le quotidien pour pénétrer un espace mental où, à coups de contorsions, de pantomimes gestuelles, de propos elliptiques, de cris, de larmes ou de rires, ils revivent le drame dont ils ont été les victimes. Ensermée dans les filets verts de lasers qui dessinent des perspectives ouvertes ou fermées, une créature (Katia Petrowick) se joint à eux. Sans doute un alien. Ou alors un être hybridé qui dirait du couple son passé et son avenir, son traumatisme et sa réparation. Toutes les hypothèses sont permises, ce qui est bien. Mais ce qui l'est moins, c'est l'inanité que frôle parfois dangereusement la représentation.

Joëlle Gayot, Le Monde, novembre 2023